

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Ritchot, Gilles (1999) *Québec, forme d'établissement. Étude de géographie régionale structurale*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 508 p. (ISBN 2-7384-81011-9).

par Anne Gilbert

Cahiers de géographie du Québec, vol. 44, n° 122, 2000, p. 260-262.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022917ar>

DOI: 10.7202/022917ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Quant au Québec, il est mentionné une seule fois (p. 42-43) avec cette curieuse note : « Le Québec et Haïti constituent deux cas spécifiques, où la langue française autochtone a évolué de façon autonome par rapport au français parlé en métropole ». Voilà toute une leçon de géographie linguistique! J'ignorais, pour ma part, que la France est toujours la métropole du Québec et d'Haïti. Et puis, le *Petit Robert* aussi bien que le *Grand* d'ailleurs n'enseignent-ils pas que, pour être « autochtone », il faut être « issu du sol » et ne rien devoir à l'immigration? Il y a là de quoi perdre non seulement son latin, mais encore son français et sa géographie! On voudra sans doute expliquer ce glissement sémantique.

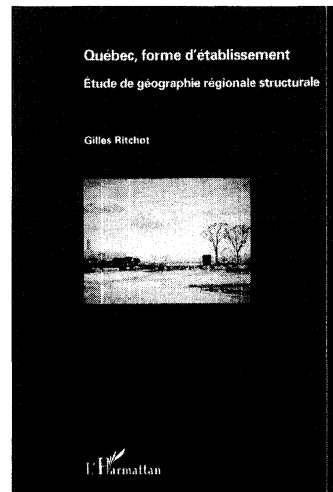
Conçu pour accompagner les articles encyclopédiques du *Petit Robert*, cet atlas, par sa conception originale, rendra sûrement service en favorisant la réflexion sur quelques grandes questions dont l'actualité survivra au XXI^e siècle. Il ne saurait cependant remplacer les bons atlas scolaires ni les grands atlas généraux qui localisent beaucoup mieux les phénomènes et illustrent avec plus de précision la diversité du monde contemporain.

Fernand Grenier
Sainte-Croix-de-Lotbinière

RITCHOT, Gilles (1999) *Québec, forme d'établissement. Étude de géographie régionale structurale*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 508 p. (ISBN 2-7384-81011-9)

Les études de géographie régionale se font rares, bien que la région reçoive beaucoup d'attention des géographes. Leur intérêt, pourtant manifeste, pour la région et la dynamique régionale dans le discours ne se prolonge guère dans le travail empirique, comme si la lourdeur de la tâche associée à une bonne géographie régionale empêchait qu'on passe de la parole aux actes. Gilles Ritchot n'a pourtant pas hésité à faire le pas. Et ce faisant, il a construit une œuvre colossale sur le Québec, à travers cinq cent ans d'histoire.

La géographie régionale que nous offre Gilles Ritchot est unique. Non pas tant par les faits qu'elle présente et qui sont jusqu'à un certain point habituels – cadre naturel, démographie, activités économiques, villes –, mais par leur mise en rapport dans les arguments proposés, qui ne procèdent d'aucune logique éprouvée ailleurs dans le champ de la géographie régionale. Pour Gilles Ritchot, il ne suffit pas d'apparenter le Québec à un territoire que caractérisent certains traits naturels et culturels. Sa géographie régionale n'a rien à voir non plus avec la simple identification d'espaces québécois de relations autour desquels s'organise la vie



sociale. Son ambition est toute autre : rapporter ces singularités québécoises à la structure qui les présuppose et qui leur donne sens, soit à leur *forme d'établissement*, concept d'inspiration structurale qui guide toute la démarche.

L'auteur en présente les prémisses dans l'introduction de l'ouvrage. Sa théorie d'un espace québécois hétérogène, engendré par des trajectoires d'appropriation dont les significations ont évolué à travers l'histoire, y est brièvement annoncée. Trop rapidement, certes, pour donner au lecteur les outils qu'il lui faudrait pour aborder avec confiance le propos qui suivra, mais avec assez de détails pour bien en comprendre la portée au plan de la compréhension du Québec et de l'identité québécoise. Le livre se divise ensuite en cinq parties. La première traite du cadre naturel, dont l'importance dans l'établissement politiquement engendré ne saurait être déniée, selon Gilles Ritchot. Les quatre parties suivantes permettent de rapporter l'espace du Québec aux espaces particuliers qui s'y seraient superposés, du plus ancien au plus récent, soit : l'espace de l'Iroquoisie au XVI^e siècle, après les premiers contacts; l'espace de la Nouvelle-France ou de l'alliance franco-amérindienne, de 1603 à 1759; l'espace de l'Amérique du Nord britannique, de 1763 à 1854; et enfin l'espace nord-américain, depuis 1854 jusqu'à sa restructuration récente, marquée par l'étalement, puis l'implosion contemporaine des campagnes. Partant des grands traits de l'occupation territoriale et de la manière dont elle actionne le système économique, il remonte pour chacun de ces espaces à leurs dynamiques sous-jacentes : trajectoires de mobilité, régulées ou non de l'intérieur, aux effets polarisants ou diffusants; positions qui s'en dégagent et qui conditionnent les possibilités de l'appropriation du territoire; significations qui leur sont prêtées; reconfigurations de l'établissement qui en résultent.

Plusieurs thèses sont proposées à la faveur de ce parcours. L'une des plus intéressantes, à notre avis, développe l'idée qu'une structure spatiale particulière articule le rapport du territoire québécois à l'ensemble canadien. Depuis quatre siècles, le Québec constitue un espace qualitativement différencié en même temps que solidaire de l'étendue canadienne qui l'entoure. Gilles Ritchot propose aussi une interprétation originale de la distinction québécoise, qui aurait servi à loger la réaction des aristocrates canadiens à l'émancipation de ses bourgeois. Enfin, il avance sa propre explication de la quête de souveraineté du Québec, qu'il associe à la perte par Montréal de son rôle de première place urbaine au Canada. Ainsi offre-t-il au passage des interprétations tout à fait originales de la bipolarité urbaine au Québec telle qu'elle s'est édifiée durant le Régime français, puis consolidée après la Conquête, du rôle politique de l'agro-forêtierie, de l'exode vers la Nouvelle-Angleterre, de la mise en valeur du réseau hydrographique québécois, pour ne nommer que quelques-unes des nombreuses questions éminemment géographiques soulevées par l'auteur. Certaines mériteraient sans doute d'être élaborées davantage. D'autres, bien étayées par une documentation solide tirée en grande partie de l'historiographie québécoise, sont particulièrement convaincantes. Elles contribueront certainement à faire de l'ouvrage un incontournable de la géographie du Québec.

Qu'on ne se le cache pas, cependant : *Québec, forme d'établissement* est un ouvrage difficile à lire. La terminologie employée est souvent rébarbative. Plusieurs mots renvoient à des sens nouveaux pour le lecteur peu informé du vocabulaire des

théories structurales, si bien qu'il ne peut pas facilement faire siennes les argumentations proposées. Ne serait-ce que par l'abondance d'informations factuelles qu'il nous offre sur certaines pages moins bien connues de l'histoire de l'établissement québécois, ce dernier trouvera cependant, dans l'étude de Gilles Ritchot, un outil précieux de réflexion sur l'espace du Québec, depuis sa morphologie d'origine jusqu'à aujourd'hui.

Anne Gilbert
Département de géographie
Université d'Ottawa

ROUX, Michel (1999) *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*. Paris, L'Harmattan (Coll. « L'ouverture philosophique »), 335 p. (ISBN 2-7384-7452-7)

Sous un titre aussi évocateur qu'ambigu, mettant en parallèle complexité et nostalgie, ce livre pose d'emblée le problème des rapports au territoire dans la société industrielle et reprend le constat de la fin des communautés, tel qu'entendu depuis Max Weber et Georg Simmel. Dès lors, dans une société qui se dirige vers le déracinement territorial, engagée dans l'expérience d'individuation, les individus chercheraient par un curieux retournement à recréer des rapports à l'espace, souvent ritualisés, parfois sous forme de simulacres, et à refonder ainsi des liens communautaires, voire à reterritorialiser leurs relations sociales. Ces nouveaux espaces communautaires n'auraient toutefois aucune fonction identitaire. Ils ne reproduiraient plus les formes d'interaction communautaire que représentaient certaines structures régionales, villageoises ou de quartier qui ont pu, d'une façon ou d'une autre, faire espérer la recomposition du lien social ébréché ou perdu.

Pour Michel Roux, ce travail de recomposition du lien social et spatial se fonderait d'abord sur l'expérience individuelle. Reconnaisant que les rapports à l'espace participent de la fonction essentielle du processus d'individuation, l'auteur prétend qu'ils permettent à l'individu de s'intégrer à une communauté, mais pas n'importe laquelle : une communauté qui exprimerait des rapports singuliers à l'espace, ouverte sur l'aventure et la quête de l'extrême. Ainsi, ils sont finis les mondes clos des communautés imbibées d'esprit traditionnel. Le regard se porterait vers les territoires des confins, ceux qui partent de l'idée de nature, avec des figures types comme l'océan et le désert, sources infinies de défis et de conquêtes personnelles. Dans le sillage des travaux de Jean-Pierre Augustin sur le surf atlantique, défini comme un territoire de l'éphémère, Roux retrace des itinéraires personnels, jalonnés d'épreuves, le long d'une ligne de fuite, conçus comme des parcours initiatiques.

